

85 : Un géographe chez les Dogons

Le courrier de Cassandre n°85 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 06.12.08 par les cafés-géo.

Ch'uis été récemment chez les Dogons touristier un brin. Paraît qu'y faut avoir vu ça. Bon, j'ai vu. J'avais emporté dans mon sac le bouquin de Griaule, les études de Germaine Dieterlen et même les récits des origines. Ça, ils en racontent des trucs ces savants-là, on dirait qu'ils ont vécu avec eux. Comment ils ont fait, j'en sais rien. Griaule est le plus connu, mais probable que l'avait pas d'odorat, ni de vue ce type-là, que du cerveau prédateur de mythes. C'est pas que les gens puent, comme disait Chirac, on les approche jamais d'assez près pour l'apprendre, surtout qu'avec les télés, on peut les « prendre » de loin. Et de toute façon ça sent moins fort dans un village que le samedi en fin de soirée dans les rues de Paris. C'est l'environnement qu'est triste, au point que ça gâche le paysage. D'ailleurs, y en a un, de paysage ? Oui, y en a un, pas brillant, mais c'est encore ce qu'y a de moins désolant. Des falaises poussiéreuses trop hautes pour qu'on les grimpe sans échelle ou par des sentiers un peu sportifs, avec des trous d'oiseaux et du guano, des arbres chétifs rongés par les bêtes, la brousse sahélienne du haut des éboulis, des jardins à oignons soignés par perfusion tellement y a peu d'eau, des cases à l'architecture rudimentaire mais propres.

À part ça, y a rien à voir que de la désolation. Apparemment, c'est ça qui plaît à celui qui vient du froid : passer quelques jours au milieu de la misère du monde, ça ragaillardit. Ça évite aussi d'aller mettre le nez sous les tentes des SDF du bois de Vincennes, qu'est trop près de chez moi.



No comment...

D.R.

Ce qui m'a attiré là-bas, c'est ce que m'en ont dit les agences de voyages. Pour ne faire de peine à aucune d'elles (elles sont en concurrence, même pour l'hyperbole) d'abord je les appellerai voyagistes et pas de leur vrai nom, *tour opérateurs*. Voyagistes... c'est bien, la

langue de bois, hein ? Ensuite, je vais vous expliquer. C'est sur leurs cata (logues) que j'ai attrapé mon envie et chez eux de quoi la justifier. Ce qui m'a plu, c'est le concert de louanges convergentes à propos de « ces peuples aux coutumes souvent ancestrales, qui caractérisent ces ethnies reculées et souvent attachantes ». Tous les mots sont choisis et pesés, faudrait faire une explication de texte. L'idée de faire « un périple hors du commun qui vous mènera avant tout à leur rencontre », j'en ai le pied qui me démange. Non pas de marcher, mais de leur botter les fesses.

Ah ! Les coutumes ancestrales, ça j'ai vu. C'est superbe, ces survivances au XXI^e siècle. Pour sûr, elles sont estampillées, certifiées, quel bonheur ! Surtout quand on est une femme. Se lever tranquille dans la lumière rosée du soleil pas encore levé, lui, aller chercher de l'eau au puits en bas de la falaise, et remonter les 20 litres réglementaires si on est une adulte un peu moins si on n'a que 15 ans et encore moins quand on n'est qu'une fillette de 10 ans. Après, piler le mil pendant quatre heures par jour au moins, pour préparer le *tau*, seul plat bi-quotidien de farine de mil mélangée à de la sauce de gombo ou de fruit de baobab. Ça donne des épaules superbes, comme le port de charges sur la tête donne un cou gracieux. Z'avez essayé de manger du *tau*, vous ? Vous comprendrez pourquoi y a pas de restau dogon à Paris... Restau de *tau* ? Horreur ! Mais elle est si ancestrale et attachante l'agriculture d'arrière-arrière-grand-papa, tout à la main, avec la houe faite à la main, des ânes, des boeufs, comme si on n'avait pas inventé la roue. Et quel partage de marcher au milieu des poules et de leur caca. C'est beau ! Y a même pas d'OGM à arracher. Et dans les cases rondes admirablement adaptées aux couleurs de la falaise, ces femmes qu'on ne peut pas voir pendant cinq jours par mois pour cause d'impureté.

Pour que d'autres aient envie les années prochaines de « partager mon expérience » (on « partage » beaucoup dans le monde en guerre de la globalisation généralisée, surtout avec les gens dont on comprend pas le langage et avec lesquels on « échange » des sourires - ça coûte rien -, pour leur signifier qu'on les plaint de la merde dans laquelle ils sont obligés de vivre et pour les remercier de la complaisance qu'ils mettent à nous la faire visiter. J'aurais vingt ans, je t'en foutrais des bombes, moi...), voici la quintessence de ce que j'en ai tiré en discutant sérieusement avec un propriétaire vendeur de voyages :

Lui : - Faut que t'aïlles trekker avec un guide local professionnel pour « découvrir et surtout partager les mystères de l'un des peuples les plus étonnants d'Afrique, au coeur de cités mythiques pour apprendre la magie des dogons » car, cher trekkeur, « tout voyage en pays dogon prend des allures de pèlerinage (sic !) chez une population paléonégritique et vers une civilisation des plus riches et des plus mystérieuses. Une expérience inoubliable ». Hé bé ! Moi, ce discours m'a convaincu. J'aime le mystère, la magie, les cités mythiques, bref tout ce qui peut me détourner du réel. On me l'a répété, je le répète : « Venez pour un magnifique trekking à la rencontre de l'un des peuples les plus fascinants et mystérieux du continent africain. Une immersion complète pour approcher au plus près cette culture riche, variée et particulièrement attachante ». Alors ch'uis allé. Six jours. Ça suffit bien pour une culturichévariée. Ai fait prendre par un copain une photo « Moi avec un Dogon » et une autre « Moi avec un caïman sacré », une autre du *tugona*, et une encore d'une vieille femme en train de filer le coton sous sa hutte comme elle le faisait déjà au néolithique. Pour finir de jouer les Depardon, j'ai « pris » la procession des femmes qui rapportent l'eau sur leur tête, dans de grands (lourds ?) baquets colorés, très photogéniques de loin et bidons cabossés de près, et des maisons *tellem*. Ah, on peut dire que j'ai partagé leur existence pendant six jours, à ces gens-là. Pour un peu j'aurais eu envie d'apprendre leur langage, enfin trois mots pittoresques pour montrer au retour que j'y étais allé. J'ai aimé « les pasteurs qui poussent

leurs grands troupeaux au milieu d'herbes drues, ponctuées de rares acacias ». J'ai aimé les campements du soir. Chaque village dispose du sien où les touristes peuvent planter leurs tentes à l'abri des regards, histoire de pas déballer le contenu des sacs devant les enfants aux grands yeux et au ventre gonflé. Se boire un Coke ou une bière presque fraîche, passer sous un filet d'eau qu'on est pas allé chercher soi-même, fureter dans les boutiques d'artisanat pour touristes aux vendeurs parfois très persuasifs, quel pied ! Peu de traces d'un État à part des écoles bondées, pas obligatoires, sans le moindre moyen. Si, un cahier et un crayon. Pas un bus, pas un médecin, pas un dispensaire, quelques ONG vrombissantes de passage dans leur 4x4 climatisé.

Bourema, Mamadou et Dimem (l'un des trois est géographe mais je sais plus lequel) sont payés pour servir de « guides de rencontres et découvertes des secrets de leur pays ». Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour « partager leur passion pour la culture locale », et cela « non pas au travers de nos livres touristiques, mais à travers leurs yeux d'Africains ». Faut bien vivre. Comme l'écrit avec naïveté (et reconnaissance ?) Caroline : « Abdoulaye est parfait, Il nous a permis de découvrir le pays Dogon d'une façon unique : il s'est occupé de tout pour nous du début à la fin de notre séjour. Il a répondu à toutes nos questions, à toutes nos envies avec une grande discrétion ». Quoi qu'il en soit de la nature de ces « rencontres », discrètes ou pas, ne pas oublier que « l'univers Dogon est une curiosité unique au monde qu'il faut découvrir et vivre ». « Trois jours suffisent pour voir les plus pittoresques villages », ou bien « six jours de marche, féerie du séjour en itinérance dans l'ambiance des jours de fête... ». Ben voyons. Tiens, après tout, va falloir que j'y retourne, au Mali, Y a tous ceux que j'ai pas vus, les Bambaras, Malinkés, Songhaïs, Touaregs, Peuls, Maures, Sénoufos, Bozos. Ils ont droit, en moins lyrique, au même discours. Une semaine chez chacun, ça occupera quand même bien quelques mois de retraite ou quelques RTT, le temps de trier les photos et de les mettre dans le placard. Et puis y a tout plein d'autres peuples que j'ai pas vus encore, des milliers il paraît, les Danakils, les Dardes, même les Napolitains. J'en aurai jamais fini. Va falloir que je fasse géographe. Dialogue entre deux touristes : Elle - Et ça te fait quoi, tous ces voyages ? Lui : - Ça me ressource, (ah, se ressourcer, j'oubliais !) tout ça... Elle : - Ça, c'est quoi ? Lui : - Ben, tous ces gens... je veux dire cette pauvreté, ces splendeurs passées, cette nonchalance, cette absence de stress. Ça me permet de me retrouver enfin moi, enfin moi comme j'aurais pu être... Elle : - ... ? Lui : - Et toi, quand tu vas en Chine, tu vas rendre visite aux migrants exploités nuit et jour, aux hôpitaux, aux prisons, aux paysans du fleuve Jaune qui n'ont plus assez d'eau à boire, aux parias, aux hémiplégiques, aux vidangeurs, au laveur des carreaux de la fenêtre de ton hôtel ? Elle : - Ben non, déjà que j'y vais pas en France... Lui : - Et pourquoi t'y vas pas en France ? Elle : - C'est pas pittoresque. Je vais au musée, j'adore les musées, y a de belles choses... Lui : - Alors pour toi les peuples pauvres c'est des musées ? Elle : - Ben oui, du moins c'est ce qu'on en dit... Lui : - Alors tu va pas voir les pauvres parce qu'ils sont pauvres ? Elle : - Ben non, on va les voir parce qu'ils sont beaux à voir... Lui : - Ça alors ! Tiens, tu me donnes une idée. Je vais inventer un nouveau tourisme, le « tourisme solidaire ». Je vais vendre l'idée. On rajoutera une petite taxe au prix du voyage, et on distribuera tous les ans un voyage gratuit à celui qui aura payé le plus de taxes. Elle : - Ça pourrait marcher, en effet... Et tu l'appelleras comment, cette taxe ? Lui : - Le prix de la bonne conscience. Elle : - Ou de la dogonnerie ?